

Zeitschrift: Anthos : Zeitschrift für Landschaftsarchitektur = Une revue pour le paysage
Herausgeber: Bund Schweizer Landschaftsarchitekten und Landschaftsarchitektinnen
Band: 41 (2002)
Heft: 4: Linien, Grenzen, Übergänge = Limites, lignes, passages

Artikel: Ein Eimer für die Brache = Une corbeille pour la friche
Autor: Jankowski, Jo / Robin, Michèle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-138928>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jo Jankowski, Fotograf, Hamburg – Michèle Robin, Landschaftsarchitektin, Berlin

Ein Eimer für die Brache



Mühlenstrasse, East-side-gallery, Kreuzberg





Ich seh den Hügel,
 ich musste schon immer ganz oben sein.
 Der Boden ist offen, sandig,
 in den Radspuren Hundedreck,
 weiter oben hüfthohes Strandgras,
 auch Kamille, leicht wird's nicht.
 Der Zaun, der scheiss Bauzaun;
 hiefen, man muss ihn
 aus dem Sockel hiefen,
 sich durchzwängen,
 drüber klettern geht auch,
 manchmal unten durchkriechen.
 Warum ist hier kein anderer Mensch? –
 Später dann oben:
 der Blick auf die Wand ohne Fenster,
 es bröckelt und ist noch nicht gelb.
 Wie andere leergeräumte Grundstücke
 wartet auch dieses auf die Bauarbeiten,
 vielleicht auch nur auf Zukunft.
 Es bröckelt auch,
 wenn der Bürgermeister verkündet,
 dass der Besucher, welcher kommt
 die Stadt zu erleben,
 vergebens nach Mauer und Streifen
 Ausschau hält und
 selbst der Ureinwohner an selbige
 und deren Verlauf
 sich nicht erinnern mag –
 es bröckeln die Sinne.
 Ich schaue auf die Wand
 ohne Fenster und klink mich ein
 in kollektiv gespeicherte Bilder,
 den Streifen und die Türme,
 die Laternen und die Pfähle,
 die Sperren und den Asphalt,
 im gerodeten märkischen Sand,
 in ein 'Kunstobjekt' vergangener Tage.
 Der Mann hat recht, die Mauer ist weg,
 fast alles weg, ausradiert
 das Hauptrelikt des kalten Krieges. –
 Flugzeuge flogen immer drüber,
 und im Untergrund
 querte die West-U-Bahn den Osten.
 Ich schaue auf den Bauzaun,
 wo er auf die Wand trifft,
 hat ein Holunder geblüht und überhaupt:
 ich sitze hier hundert Meter
 von der Friedrichstrasse entfernt
 zwischen Akazien, Königskerzen und
 Schafgarben und gebe zu:
 es braucht feine Sinne.
 Fast scheint es,
 als habe sich der Grenzverlauf
 einer selbstbestimmten Renaturalisierung
 unterzogen, und ich fühle
 einen grandiosen Sieg der Natur
 über alle Ideen.
 Die Mauer ist tot, es lebe die Mauer.

Schau hin, denk ich:
 westseitig zeichnen fünfzigjährige
 Bäume den Verlauf,
 ostseitig, wenn der Exstreifen noch
 Brachland ist, sind es zehnjährige,
 dünnstämmige und Gestrüpp,
 wilder Rasen, der wuchert,
 Bierdosen auch.
 Dazwischen oft die Doppelreihe
 exakt gesetzter Pflastersteine,
 eine schlichte Spur,
 und wäre ich ihr nicht gefolgt,
 hätte ich mich wenig gefragt,
 denn: bald ist sie Parkplatzmarkierung,
 bald Abstandshalter,
 bis sie dann eigentümlich,
 auffällig die Strasse quert
 und zu verstehen gibt,
 welch Grenze sie zeichnet.
 Kurz denk ich sie mir als
 flimmernd leuchtende Spur
 in Edelstahl gefasst,
 später bin ich erleichtert,
 dass der Strassen-Designer
 sich dabei ruhig verhielt.
 Dagegen wirken
 die jüngsten Anstrengungen
 japanischer Gastfreundschaft
 zur Flurbereinigung des Streifens
 in Form eines Zier-Kirschen-Kultur-Weges
 eher hemdsärmelig, vor allem im Vergleich
 zu meiner Wand ohne Fenster:
 na ja, sollen herrlich rosa blühen,
 im April - es ist August, es dämmt,
 die Kamillen werden blasser,
 ihr Duft schwächer, es donnert –
 vor gut zehn Jahren
 wurden sie ausgegraben, die Stationen,
 ganze Bahnhöfe, vierzig Jahre lang
 begraben, vierzig Jahre ohne Besuch,
 immer sind die Züge vorbeigeschossen,
 dann war Techno angesagt.
 Nun beben sie wieder in der Tiefe,
 sinnlos bepackt, gleich hier,
 ganz nah, unter mir.
 U-Bahn fahr ich selten,
 will lieber oben sein, wo es hell ist,
 wo vorher Minen waren,
 jetzt die Hügel stehen;
 ja es wurde gebaut, noch mehr geplant
 (sitzen tu ich wohl auf Bauschutt)
 und Berlin war wohl lang genug
 eine Insel, und doch wünsche ich mir
 einen bereitgestellten Abfalleimer,
 hierher auf meinen Hügel und
 noch zwei weiter unten bei den Akazien,
 gleich da beim Bauzaun.

Jo Jankowski, photographe, Hamburg – Michèle Robin, architecte-paysagiste, Berlin

Une corbeille pour la friche



Gartenstrasse, Nordbahnhof, Mitte

Axel-Springer-Strasse, Barmer Ersatzkasse, Mitte





*J*e vois la colline,
 depuis toujours je voulais être tout en haut.
 Le sol est nu, sablonneux,
 dans les traces de vélo, des crottes de chien,
 plus haut, de l'oyat à hauteur de hanche,
 de la camomille aussi, ça ne va pas être facile.
 La clôture, cette foutue clôture de chantier;
 la dégager, il faut la dégager de son socle,
 forcer le passage,
 autre solution: l'escalader,
 ou alors se glisser en dessous.
 Pourquoi n'y a-t-il pas âme qui vive ici ? –
 Plus tard, une fois en haut:
 la vue sur le mur sans fenêtre,
 ça s'effrite et ce n'est pas encore jaune.
 Comme d'autres parcelles inoccupées,
 celle-ci aussi attend le début des travaux,
 ou peut-être simplement l'avenir.
 Ça s'effrite encore,
 lorsque le maire annonce
 que les visiteurs, venant pour
 découvrir la ville,
 cherchent en vain le mur et la ligne de démarcation,
 et que l'habitant de toujours de ces lieux
 ne veut plus lui-même se souvenir
 de ce mur
 et de son tracé –
 les perceptions s'effritent.
 Je regarde le mur
 sans fenêtre quand m'apparaissent alors
 des images gravées dans la mémoire collective:
 la ligne de démarcation et les miradors,
 les lampadaires et les pieux
 les barrières et l'asphalte,
 dans ce sable aseptisé «œuvre d'art» des temps passés.
 L'homme a raison, le mur a disparu,
 presque tout est loin, effacé
 le vestige principal de la guerre froide. –
 Des avions l'ont toujours survolé,
 tout comme le métro-ouest a toujours
 cheminé dans les profondeurs de l'est.
 Je fixe des yeux la clôture de chantier,
 à l'endroit où elle rencontre le mur,
 un sureau a fleuri et après tout,
 je suis assise ici à cent mètres
 de la Friedrichstrasse
 entre acacias, molènes et
 achillées et concède:
 il faut avoir les sens bien aiguisés.
 Il semble presque que
 la frontière ait décidé d'elle-même
 de son retour à la nature, et je ressens
 une victoire grandiose de cette nature
 sur toutes les idées.
 Le mur est mort, vive le mur.
 Regarde, me dis-je:
 À l'ouest des arbres cinquantenaires
 marquent le tracé,

à l'est, où l'ancienne limite
 est encore territoire en friche, ce sont des arbres,
 des broussailles d'une dizaine d'années
 et du gazon sauvage qui prolifèrent,
 des canettes de bière à foison.
 Entre les deux, souvent, la double ligne de pavés
 posés précisément
 une trace pure, sans artifice
 et si je ne l'avais pas suivie,
 je ne me serais que peu interrogée,
 en effet: tantôt elle est délimitation de place de parc,
 tantôt elle est marque de distance
 jusqu'à ce que curieusement,
 elle traverse la rue ostensiblement
 et nous fasse comprendre,
 quelle frontière elle dessine.
 Je me l'imagine soudain
 telle une trace lumineuse et scintillante
 sertie d'un acier noble
 puis je suis soulagée
 que le designer de rues
 ait fait preuve de retenu.
 Par contre les efforts les plus récents
 d'hospitalité à la japonaise
 pour l'aménagement de la ligne
 sous la forme d'un alignement de
 cerisiers ornementaux
 apparaissent comme un travail
 d'amateur, surtout en comparaison
 avec mon mur sans fenêtre:
 Mais bon, il faut que le rose fleurisse,
 en avril – nous sommes en août,
 c'est le crépuscule,
 les camomilles pâlisent,
 leur parfum faiblit, ça tonne –
 il y a une bonne dizaine d'années,
 on les a déterrées, les stations,
 des gares entières, enterrées
 pendant quarante ans,
 quarante années sans visiteur,
 les trains passaient toujours à grande vitesse
 puis on a annoncé la techno.
 Maintenant, ils vibrent à nouveau
 dans les profondeurs
 chargés sans raison, juste ici,
 tout près, au-dessous de moi.
 Je prends rarement le métro
 préfère être en haut, à la lumière,
 là où se trouvaient avant les mines
 et maintenant des collines;
 oui on a construit, et planifié plus encore
 (je suis probablement assise sur des déblais de chantier)
 et Berlin a été une île bien assez longtemps
 et pourtant je souhaiterais
 qu'une corbeille à papier soit déjà installée
 ici sur ma colline et
 encore deux en contrebas vers les acacias,
 juste à côté de la clôture de chantier.

Zimmerstrasse, Check-point-Charlie, Mitte



Zimmerstrasse, Springerhaus, Mitte



Friedenstrasse, Gartenstadt, Treptow